Saveurs et savoirs dans les *Fables* de La Fontaine

Il est une fable qui semble être de La Fontaine, en est contemporaine et a pu passer pour authentique, mais qui certainement n'est pas de lui. Cette fable, c'est *L'Ane juge*[1].

Ce texte contient la seule occurrence du mot "saveur" dans le corpus lafontainien, l'auteur des *Contes*, de *Psyché*, et des *Fables* préférant employer "goût".

Ce mot paraît lorsqu'il s'agit de désigner la qualité d'une certaine chose telle qu'elle est formulée par un sujet la goûtant : "Les moineaux sont d'un goût exquis et délicat"[2] remarque ainsi Le Chat avant de croquer son compagnon, "Ces fables étant sues de tout le monde, je ne ferais rien si je ne les rendais nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût"[3] annonce la *Préface* du premier *Recueil*.

"Goût" est là synonyme de "saveur". Ce mot désigne une qualité qui appartient à la chose goûtée, une qualité ressentie et formulée par le sujet qui la goûte. Le goût, comme la saveur, suppose la chose et le sujet.

Ce mot paraît encore pour désigner une qualité éminente du sujet goûtant. S'adressant au duc de La Rochefoucauld, La Fontaine écrit ainsi : "Votre goût a servi de règle en mon ouvrage[4]". Le mot "goût" désigne ici l'aptitude, chez un sujet, à distinguer des saveurs, à les hiérarchiser selon une norme jugée excellente - le goût - par d'autres sujets de "goût". C'est une norme toujours contestable, donc critique, ce qui autorise Philippe Sollers à intituler un de ses ouvrages, *La Guerre du goût*[5], et Claude Chantalat à se mettre *A la recherche du goût classique*[6].

Cette importance du mot "goût" dans le vocabulaire classique, la non réduction du terme au champ de la nourriture, les possibilités de diversité d'emploi, et ce double sens sont sûrement du goût de La Fontaine. Aussi, dans ses *Fables* où on se mange, où on se dévore, où paraissent force affaires de cuisine, alors qu'il avait maintes occasions pour employer "saveur", il préfère "goût".

Dès lors, le puissant soupçon qui pèse sur l'authenticité de *l'Ane*

---

1 *L'Ane juge*, déjà publiée en 1681, se lit dans la partie *Fables non recueillies* de l'édition de la Pléiade, p. 547-548.
2 *Le Chat et les deux Moineaux*, XII, 2, vers 29.
3 *Préface* des *Fables*, Pléaide, p. 7.
4 *Le Bûcheron et Mercure*, IV, 1, vers 1.
5 Philippe Sollers, *La Guerre du goût*, Gallimard, 1994.
6 Claude Chantalat, *A la recherche du goût classique*, Klincksieck, 1992.

juge se renforce : la présence de "saveur" et son absence dans le reste de l'oeuvre font une pièce à verser au dossier de l'attribution de cette fable. Un savoir se consolide ainsi par l'observation critique de "saveur"...

Que conte cependant *L'Ane juge* ? Son auteur est assez habile pour rendre ce texte proche, et même symptomatique, de la problématique lafontainienne du savoir et de la saveur, terme par lequel nous désignerons le premier sens du mot "goût".

Les Animaux, pour juge, élisent un Ane. Rapidement, un débat survient entre une Abeille et une Guêpe, cette dernière se plaignant de ce que l'on méprise son miel en faveur de celui de l'Abeille. L'Ane doit trancher, et, pour cela, il goûte les miels de chacune des parties :

"La plaignante ayant fait une cuisine fade
Nous déclarons, tout très considéré,
Qu'à sa compote de malade
Le miel guépin est par nous préféré.
Quelle saveur au palais agréable !
C'est le piquant des mets délicieux,
Dont Hébé parfume la table
De Jupin, le maître des Dieux !
Et chacun de blâmer cet arrêt vicieux".

Il y a donc accord général, chez la "gent animale" sur la hiérarchie des valeurs de saveur quant au miel : le doux vaut mieux que l'âcre. Seuls la Guêpe, dont on voit trop bien l'intérêt, et le Juge pensent autrement. Le Renard souligne finement l'erreur commise quant au Baudet :

"De votre choix, vous avez les guerdons.
Je n'attendais pas moins de ce croque-chardons.
Selon ses goûts, juge la bête" !

Qui peut devenir juge ? Celui qui sait au moins distinguer deux saveurs et les hiérarchiser. Il est aberrant d'être juge si l'on erre sur ce point. Le savoir juger sur les saveurs est nécessaire pour valider un savoir juger en général. Il est donc, à bien lire ce "Renard de forte tête", un savoir critique.

Ce savoir se compose d'un savoir reconnaître et d'un savoir hiérarchiser. L'Ane dispose du premier, pas du second. Il fait l'expérience personnelle des deux miels en les goûtant, et il distingue. Mais il n'a pas le savoir validé par la communauté de ceux qui savent goûter, ce savoir qui suppose un goût, et qui est le goût. Ce savoir lui manque. Il ne l'aura jamais, car ce savoir, qui ne s'acquiert pas, relève d'une nature : "selon ses goûts juge la bête".

Le premier savoir est la condition nécessaire du second, qui est lui-même condition nécessaire d'un savoir juger en général. La capacité à bien juger dépend de la capacité à bien se prononcer sur les saveurs.

L'Ane juge propose cette logique, qui paraît lafontainienne, car elle s'accorde avec un épicurisme commun, lui-même répandu de nos jours. Mais cette logique est dangereuse car elle tend à faire croire que la capacité à bien juger est une condition suffisante pour bien juger. Or La Fontaine ne dit rien de tel dans ses *Fables*. Beaucoup plus subtil que le Renard de *L'Ane juge*, il y multiplie au contraire les avertissements. S'il y a dans ses *Fables* un éloge régulier de la capacité à goûter les saveurs, La Fontaine propose également une critique diverse de la croyance en sa valeur ultime. Il indique les insuffisances d'un savoir quant aux saveurs : savoir bien en juger ne fait pas, immédiatement, selon lui, de leur juge, le bon juge du monde. Le savoir des saveurs ne saurait tenir lieu d'expérience et d'éthique. Les gourmets ne sont pas nécessairement avisés et justes. "Selon ses goûts", ne "juge" pas "la bête" entièrement.

De cette critique en actes de la faculté de goûter, voici trois

exemples, physique, éthique et politique, qui s'enrichissent l'un par l'autre : *Le Rat et l'Huître, Le Rat de ville et le Rat des champs, Le Jardinier et son Seigneur*.

Le Rat et l'Huître

Au coeur du livre VIII, que Georges Couton désigne, un peu trop exclusivement, comme "Le Livre épicurien des *Fables*"[7], *Le Rat et l'Huître* conte qu'un jeune Rat, "de peu d'expérience", vit une Huître sur une plage, la goûta des yeux, s'en fit une félicité, s'approcha, et mourut à l'étau des écailles :

"L'Huître tout d'un coup
Se referme, et voilà ce que fait l'ignorance[8]".

Le Rat ignore le dangerosité de l'Huître. Cette ignorance est la condition nécessaire de sa mort, mais elle ne suffit pas pour la "faire". La première partie de la fable indique d'ailleurs que le Rat se trompe d'abord sans danger sur plusieurs aspects du monde : confondre une "taupinée" avec "le Caucase", étaler sa parole ridicule aux vents, agrandir poétiquement ce qu'il voit, cela ne le tue pas.... La double morale finale précise le point de vue :

"Cette fable contient plus d'un enseignement.
Nous y voyons premièrement :
Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience
Sont aux moindres objets frappés d'étonnement :
Et puis nous y pouvons apprendre,
Que tel est pris qui croyait prendre".

L'ignorance seule ne fait pas la mort du Rat. Il faut l'étonnement et la croyance. Or, si le Rat s'étonne et croit, c'est qu'il désire[9] goûter la saveur de l'Huître, dont ses yeux lui offrent l'image et son esprit, présent à sa parole, l'imagination :

"Parmi tant d'huîtres toutes closes
Une s'était ouverte, et baillant au soleil,
Par un doux zéphyr réjouie
Humait l'air, respirait, était épanouie,
Blanche, grasse, et d'un goût à la voir non pareil".

Le Rat n'a pas mauvais goût. Il n'est pas un Ane. Il est même gourmet contrairement au Juge de la fable apocryphe.

Son bon goût ne provient pas d'une expérience de la saveur de l'Huître. Il tient à son naturel. Peu importe le contact direct. Là n'est pas le point. Ce qui importe, outre le naturel gourmet, c'est la représentation de la saveur.

La "couleur", la "chair épanouie", fonctionnent dans cette fable comme les éléments d'un discours de la saveur que le sujet construit, sans doute à partir d'une capacité à la goûter, d'une vue, mais aussi de souvenirs, de vieilles représentations sans doute livresques, comparables au "Caucase" ou aux "Apennins". C'est tout cela qui séduit le Rat. C'est cette imagination qui produit "la belle espérance" qui le fait directement parler :

"Et si je ne me trompe à la couleur du mets
Je dois faire aujourd'hui bonne chère ou jamais".

Cette imagination est trompeuse. Elle étonne. Elle fait croire.

---

7 Georges Couton, *Le livre épicurien des fables : essai de lecture du Livre VIII*, Mélanges offerts à René Pintard, Klincksieck, 1975, p.283-290.

8 *Le Rat et l'Huître*, VIII, 9.

9 "Chacun croit fort aisément/Ce qu'il craint et ce qu'il désire", *Le Loup et le Renard*, XI, 6, vers 46-47.

Le savoir des saveurs, réel chez le Rat malgré son ignorance, ne fait pas tout le savoir du monde. L'imagination de la saveur de l'Huître, qui est déjà en partie sa saveur, n'est pas sa connaissance entière.

Cela pose étonnamment, par la physique - mais La Fontaine y travaille depuis *La Cigale et la Fourmi* - la question de la poésie.

En effet, dans cette fable de l'expérience en acte, mais apparemment hors la bouche, de la saveur, le passage à la parole, donc dans la bouche, est capital puisqu'il n'y a pas d'imagination sans les mots qui la font et la formulent. Pour la saveur, tout se joue dans la bouche, même hors la bouche, comme ici, où elle n'a pas contact avec la chose savoureuse. Cela implique que peut, la figurant, exister une écriture, voire une poésie, de la saveur, comme le montrent les vers déjà cités. Mais la poésie n'est pas pour La Fontaine toute la connaissance du monde, et encore moins son mode d'emploi : "Le beau souvent nous détruit[10]". L'agrandissement lyrique se heurte à la fermeture réelle des pièges. La bouche qui s'ouvre pour multiplier splendidement le monde fait parfois prendre "le cou aux lacs". La "belle espérance", vertu cardinale cependant, et particulièrement pour le poète, rime douloureusement avec "la connaissance" et "l'expérience". C'est que le bon jugement quant aux saveurs, qui suppose un réel goût poétique, ce dont dispose le lyrique Rat, n'est pas condition suffisante pour juger adéquatement du monde.

D'autres Rats en donnent l'exemple, et le récit de leur affaire pose précisément question d'éthique.

Le Rat de ville et le Rat des champs

Un Rat de ville invite un Rat des champs à manger des "reliefs d'ortolans", oiseau réputé exceptionellement savoureux.

"Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis"...

"A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit...
Rats en campagne aussitôt".

Le calme revenu, le Rat des champs refuse de reprendre le repas :

"Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre[11]".

Le Rat des champs apprécie les "reliefs d'ortolans". C'est apparemment pour eux qu'il quitte la campagne. Ce Rat n'est pas un barbare, ou un Ane, mais il juge que le plaisir que la crainte ne "peut corrompre" est un plaisir meilleur que le plaisir, éventuellement corrompu, du gourmet. Tel est son choix, qui préside à ses actes. Ce choix se fonde sur un savoir d'un autre ordre que celui dont il dispose sur les saveurs. Et ce savoir – apparemment d'ordre éthique - le fait rompre avec son hôte.

Ce dernier se délecte d'un "plaisir" que "la crainte" peut "corrompre". Il ignore ou feint d'ignorer la qualité particulière d'un plaisir que "la crainte" ne corrompt pas. Il est d'abord gourmet. Et son goût en matière culinaire lui fait accepter la "crainte", donc la corruption. La fable ne le condamne pas. C'est le Rat des champs qui parle pour finir. Après

10 *Le Cerf se voyant dans l'eau,* VI, 9, vers 22.
11 *Le Rat de Ville et le Rat des champs*, I,9.

tout, il est peut-être possible d'aimer "le plaisir" que "la crainte" peut "corrompre". Mais c'est alors aimer, au bout du compte, la corruption. Le lecteur de La Fontaine peut à sa guise se demander si le bon goût du Rat de Ville ne l'amène pas avoir mauvais goût sur la réalité des plaisirs. Nulle réponse dans la fable : suspension. La question cependant se pose. Et ses effets sont vastes.

Le "Rustique" condamne la corruption et l'effet qu'elle produit. Son jugement, tel qu'il est formulé, – "Fi du plaisir que la crainte peut corrompre" - permet à La Fontaine de relier le champ particulier des plaisirs que peut procurer la nourriture avec le champ général des plaisirs. Il ne s'agit pas simplement d'un jouir des saveurs, mais du jouir en général. Les saveurs servent de modèle pour toutes sortes de plaisirs possibles, mais elles ne sont pas tous les plaisirs. Ainsi se jouent à la fois une valorisation du rôle des saveurs, et une intégration de leur cas dans la problématique d'ensemble de la "Volupté", telle que La Fontaine la construit dans son oeuvre entière, et particulièrement à la fin des *Amours de Psyché et de Cupidon*. La formulation du Rat participe remarquablement d'un "art de la transition", si bien caractérisé par Léo Spitzer[12]. Elle permet de suggérer, en solidarité, deux enseignements : l'un sur la valeur du goût en matière de nourriture, l'autre sur l'insuffisance de ce goût quand il s'agit de fonder éthiquement un comportement. Il ne suffit pas de savoir bien goûter la saveur des "reliefs d'ortolans" pour bien savoir vivre. Le premier de ces savoirs est excellent, mais le gourmet ne sait pas nécessairement jouir. Il n'est pas toujours un sage.

Cette insuffisance, La Fontaine la signale ailleurs.

Dans *Le Rieur et les Poissons*, le Rieur a beau apprécier les bons plats, et particulièrement les "gros[13]", il ne sait pas se comporter élégamment. Il produit en effet des plaisanteries de mauvais goût que la fin de la fable oppose à la poésie, qui agrandit l'espace, fait rêver par le langage, multiplie les possibilités de plaisir... Savoir manger et bien goûter les Poissons ne fait pas du Rieur un personnage fréquentable. Il faut l'"éviter".

Le cas du Chat, d'abord amis de deux moineaux, est beaucoup plus grave : sa qualité de gourmet, quand il l'expérimente pleinement, lui fait oublier l'amitié. Lorsqu'il a constaté, pour avoir mangé un par hasard, que "les moineaux ont un goût exquis et délicat[14], il "croque l'autre"....

Un savoir correct des saveurs ne rend pas délicat en tout. La Fontaine donne à méditer ici une illusion vulgaire, qui consiste à croire que les bon vivants, qui savent bien goûter les nourritures, sont nécessairement des gens de coeur. Le comportement du Chat illustre le contraire. S'esquisse ainsi une critique de la capacité de goûter, qui ne saurait fonder, même quand elle est excellemment développée, comme chez le Rat de Ville, à elle seule, l'éthos du sage.

De cette complexité de point de vue, témoigne, remarquablement, *Le Jardinier et son Seigneur*.

Le Jardinier son Seigneur

Le Jardinier de cette fable cultive des plantes diverses, et qui sont bonnes, belles, parfumées, donnant du plaisir et du goût.

"Là croissait à plaisir l'oseille et la laitue,
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet;
Peu de jasmin d'Espagne, et force serpolet[15]".

Ce Jardinier créé pour autrui, et pour lui-même, une *félicité*. Un Lièvre vient la troubler. Le Jardinier en appelle au "Seigneur du Bourg", qui, pour chasser l'animal, crée dans la haie une "trouée, horrible et large plaie", met en piteux état le pauvre potager,

12 Leo Spitzer, *Etudes de style*, Tel, Gallimard, 1985, ,p. 166-207.
13 *Le Rieur et les Poissons*, VIII, 8, v.23.
14 *Le Chat et les deux Moineaux*, XII, 2, v. 29.
15 *Le Jardinier et son Seigneur*, IV, 4, v. 6-8.

vaque à la cuisine et s'essaie à la fille...

Le Jardinier savant en saveurs,s'est trompé : pour avoir voulu une ″félicité" que rien absolument ne corromprait, il a fait détruire son lieu. Sa pratique des goûts divers ne l'a pas empêché de s'aveugler sur la nature du Seigneur.

Il n'a pas su reconnaître qu'il pouvait, et peut-être, devait tolérer le parasitage du Lièvre. Celui-ci n'était pas de même nature que le "Bruit", redoutable au Rat des champs, qui produit la crainte corruptrice. Par son passage et sa rapine, le Lièvre crée certes un trouble, mais léger, et peut-être charmant, comme le suggère l'étymologie latine. Ce Lièvre n'effraie pas. Les pertes qu'il occasionne ne corrompent pas, sauf dans l'imaginaire, le restant des "poreaux", des "choux" et du "serpolet". Le Jardinier n'a pas su goûter un "jardin imparfait"[16].

Il présente donc deux aspects :

D'un côté, il est un modèle. Il sait les saveurs, les cultive, et il désire les faire partager par Margot. Son attention aux légumes n'est pas ridicule : ils ont accru leur réputation en cuisine au cours du XVIIème siècle et l'association avec les plantes aromatiques, parées de diverses vertus, peut même passer pour excellente. Ce Jardinier, sans archaïsme, propose donc avec justesse une heureuse diversité. Il est un philosophe épicurien, gardant pratiquement mémoire de l'Ecole du Jardin, et portant peut-être, en son goût discret et généreux pour l'amour, par son renouvellement en acte du paradis terrestre, la leçon chrétienne de Gassendi. Il est physicien; soucieux du monde terrestre, aspirant au plaisir tranquille, père d'une fille et amoureux. Quoi de mieux ?

D'un autre côté, ce Jardinier ne se contente pas de l'"assez propre". Il rêve de perfection, et ce rêve le conduit à diaboliser : qui veut le pur suscite le Diable... ″Maudit animal", dit-il du Lièvre. Le désir de perfection engendre, au bout du compte, le mal, en ce qu'il fait surgir le pouvoir négateur, inapte à toute distinction, dont la figure est ici le Seigneur. La faute éthique se développe alors en faute politique, le tout sur fond physique, c'est-à-dire circulations, échanges, flux, si l'on veut bien se souvenir du sens qu'active Michel Serres dans *La naissance de la Physique*[17]. Le Jardinier n'a pas tiré toutes les leçons de son expérience du jardin, celle des goûts divers, cultivés, et parfois échangés. Ce "demi bourgeois, demi manant", ce personnage du mélange n'a pas su tout aimer, ″jusqu'au sombre plaisir d'un coeur mélancolique[18]". Il n'a pas su faire place à une part de négation, à une ombre, un trou, un Lièvre léger, charmant, et quelque peu destructeur. Il n'a pas su enrichir et renouveler le vieil épicurisme du Jardin qui porte risque de fermeture, ce Jardin pouvant s'environner d'un mur étanche, sans trou, dans l'espérance d'une félicité absolument hors trouble. Il n'a pas su reconnaître l'heureuse fatalité d'une part de perte, et le plaisir d'une mélancolie. Son expérience savante des saveurs n'a pas suffi, en toutes choses, et même pour sa vie, à en faire un bon "juge".

Ce Jardinier est pourtant un bon homme.

S'il se trompe, s'il est malheureux finalement, il n'est pas fourbe, et il n'est surtout pas mauvais. Voilà du moins un personnage qui tente de se placer en dehors de la guerre perpétuelle que se livrent la plupart des créatures, et qui les fait s'abuser, se croquer, se dévorer sans autre plaisir parfois que d'anéantir. Dans ses "terres", le Jardinier, comme tel ou tel ermite chez La Fontaine, ou comme le poète, vit à l'écart, en lieu où quasi rien rien ne "vient l'interrompre", et c'est par cet écart qu'il peut cultiver et goûter, localement, la diversité. La "haie" qui le sépare du monde est sans doute la condition réelle de sa pratique des saveurs.

Presque partout ailleurs, chez La Fontaine, les gloutons dominent. Il ne s'agit pas de goûter, mais d'avaler. Les bouches sont des antres, les antres sont des bouches. Le Lion, le Renard, le Rat, la Grue le Loup sont avant tout voraces :

"Là dessus au fond des forêts
Le Loup l'emporte, et puis le mange".

---

16 Tszvetan Todorov, *Le Jardin imparfait*, Livre de poche, 1999.

17 Michel Serres, *La naissance de la Physique dans le texte de Lucrèce, Fleuves et turbulences,* Les éditions de Minuit, 1977.

18 *Les Amours de Psyché et de Cupidon*, *Oeuvres diverses*, Bibilothèque de la Pléiade, p. 258.

Le Loup ne prend pas le temps de savourer. La vitesse, rendue lisible par le présent, caractérise son acte. Il s'agit de manger, selon ses besoins, et sans art. Le temps, partout, presse : dès la première fable du premier Livre, l'urgence réduit la Cigale à demander "quelque grain" à sa "voisine". Si cette chanteuse vivait pour son plaisir – "ne vous déplaise" – elle accepte désormais tout pour subsister. La course du temps, l'incapacité de la ralentir et les interruptions empêchent de développer un savoir des saveurs. A la fable suivante, Maître Corbeau a beau tenir "dans son bec un fromage", un flatteur très vite intervient, et le lui prend.

Le Jardinier n'est pas un de ces gloutons. Il cultive à la fois les nourritures et les fleurs. Il apprécie les parfums, les couleurs tout comme les saveurs. Il a su créer en ses *terres* un lieu où il se donne le temps d'aimer Margot, lui qui est déjà père d'une fille. Son jardin paraît en partie protégé, par lui, de l'expérience contraignante du temps. Une "félicité" tranquille peut s'y vivre sans précipitation ni crainte. L'entrée du Seigneur représente en revanche l'entrée du temps : "En une heure de temps", ce Seigneur détruit plus de choses "que n'en auraient fait en cent ans tous les Lièvres de la province"....

La Fontaine, tout au contraire de cet introducteur d'urgence catastrophique, se plaît à déployer le temps dans sa fable, en multiplant les mots pour évoquer la diversité des choses que produit le Jardinier. Par cette ornementation, qui enrichit son récit de "quelques traits qui en relèvent le goût", il imite et produit le rythme modéré du temps dans le jardin .

"Il avait de plan vif fermé cette étendue.
Là croissait à plaisir l'oseille et la laitue,
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,
Peu de jasmin d'Espagne, et force serpolet".

La Fontaine se plaît à nommer complètement les choses diverses qui font saveurs. Un peu plus loin, quand le Seigneur a tout détruit, et comme pour compenser cette destruction par les mots, il reprend son énumération :

"Adieu planches et carreaux,
Adieu chicorée et poreaux,
Adieu de quoi mettre au potage".

L'abondance diverse des mots, et le temps nécessaire à leur profération, imite l'abondance diverse des choses qui font saveurs dans le jardin. La Fontaine, certes, ne peut livrer directement ces saveurs, mais les mots en forment image par la langue, et cet emploi se justifie d'autant plus que la saveur ne va pas sans les mots. On l'a éprouvé avec *Le Rat et l'Huître* : la vue de l'Huître amène d'abord le Rat a déployer tout un appareil de mots. La saveur, avant d'être effectivement sentie, exige d'abord, très étrangement pour une théorie naïve des sensations, du langage. Les mots, en ce cas, accompagnent, mais plus subtilement, précèdent l'expérience. La saveur ne va pas sans les mots, et plus encore sans un savoir de leur usage. Le Jardinier, le cuisinier, et le poète sont figures qui se répondent. Tout au contraire le Loup, *au fond des forêts*, quand il mange l'Agneau, c'est soudain sans parole : la fable même se tait.

La saveur est une relation imaginante du sujet à la chose qu'il goûte, et cette relation, en sa subtilité, emploie les mots, la diversité des mots, sans doute toute la langue : la saveur se pratique doublement sur et dans la langue, par elle et au plus près d'elle.

Aussi l'écriture de La Fontaine, dans *le Jardinier et son Seigneur*, fait-elle un usage savoureusement savant et savamment savoureux des mots. Elle cultive en poésie le vieil héritage ésopique, qu'elle enrichit, qu'elle orne, auquel elle donne le temps de se déployer dans sa diversité possible. Surtout, elle ne prétend pas enfermer la langue dans un usage strict, communicationnel, sans trou, ni Lièvre. Elle propose un jardin d'échanges délicieux, imparfait, délibérément imparfait, employant ce que Mallarmé nommera plus tard "défaut des langues[19]", et sans Seigneur qui vienne partout faire "dégât". Elle est l'utopie d'un lieu dont le jardin devient l'image détruite. Elle manifeste, au delà d'un savoir des saveurs, une lucidité en acte sur le monde et sur soi, qui est, par l'esthétique, physique, politique et éthique. Elle est un savoir critique

---

19 Stéphane Mallarmé, *Crise de vers*.

des saveurs, qui sait ses trous, et en fait des fables. Au lecteur de savoir en trouver "quelque chose àpenser[20]" !

L'écriture des *Fables* relève de la cuisine. Elle est d'abord un bricolage, comme le suggère la fameuse épître à *Monseigneur l'évêque de Soissons*[21]. Mais ce bricolage vise à relever le goût, comme l'indique, encore une fois, la *Préface* : "j'ai pourtant considéré que ces fables étant sues de tout le monde, je ne ferais rien si je ne les rendais nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût". La Fontaine s'annnonce cuisinier, mais sans meurtre, comme le sont tel ou tel des cuisiniers[22] qui figurent dans son oeuvre : il "rend nouveau", il "relève". Il va, en quelque manière, à la vie, à l'éveil, au mouvement du désir.

Cette cuisine n'emploie pas tous les moyens possibles. Elle use de "quelques traits". Elle ne vise pas aux gros effets, ou aux gros poissons, dont veut le Rieur, que La Fontaine "évite". Ce qu'elle propose ce ne sont pas "festins de rois". La Fontaine, pas plus que le Rat, ne s'en "pique".

Son goût peut en revanche s'éclairer par celui qu'il manifeste en musique. Dans l'épître *à Monsieur de Niert*, il l'illustre, en récusant l'Opéra, art bruyant, plaisant pour les adulateurs du pouvoir, pour les rois, et singulièrement pour Louis XIV. Cet art, selon La Fontaine, ajoute les effets aux effets, les "vertus" aux "vertus". "Il faut en avoir mille, et toutes à la fois"... Comme le Monarque aime "la guerre", "ses concerts d'instruments ont le bruit du tonnerre" :

"Ce n'est plus la saison de Raymond, ni d'Hilaire
Il faut vingt clavecins, cent violons pour plaire,
On ne va plus chercher au fond de quelque bois
Des amoureux bergers la flûte et le haubois[23]"....

La Fontaine regrette "le téorbe charmant, les airs choisis", "Du But, et Lambert et Camus" auxquels la foule et le Roi préfèrent "Alceste, ou Thésée, ou Cadmus"... Face aux éclats et à l'énorme, il a la nostalgie du rare et d'une voix tendre.

Ce goût paraît s'accorder au dernier des repas que racontent les livres de *Fables*, le repas, léger, simple, sans violence et même tendre qu'offrent Philémon et Baucis.

Selon La Fontaine, qui suit largement Ovide, ces deux personnages vivaient à l'écart, dans une "cabane", comme des jardiniers :

"Ils surent cultiver, sans se voir assistés
Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés[24]".

Deux voyageurs se présentèrent. Aussitôt ils leur offrirent l'hospitalité, une table, un "champêtre repas", autant de "mets peu délicieux", le tout sur "un tapis tout usé", fort loin du fameux "tapis de Turquie". Un peu de "vin grossier" est mêlé au "cristal d'une source". Enfin, croyant bien faire, Baucis se propose d'attraper et de tuer une Perdrix qu'elle a tendrement élevée. Mais, un des voyageurs, qui n'est autre que Jupiter, intercède. La volatile trouve asile "entre les pieds des Dieux". Ainsi n'y a t-il pas meurtre.

Les mets apparemment "peu délicieux", la mort étant évitée, s'avèrent merveilleux. Ils forment point de départ pour la métamorphose heureuse de Philémon et Baucis : "C'est le coeur qui fait tout"...

---

20 *Discours à Monsieur le duc de La Rochefoucauld*, X, 14, v. 56.

21 Je ne prends que l'idée et les tours et les lois/Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois. / Si d'ailleurs quelque endroit plein chez eux d'excellence/Peut entrer dans mes vers sans nulle violence/Je l'y transporte... *A monsieur l'Evêque de Soissons*, *Oeuvres diverses*, Bibliothèque de la Pléiade, p.648.

22 Voir, par exemple, *Le Cygne et le Cuisinier*, III,12.

23 *A Monsieur de Niert, sur l'opéra*, *Oeuvres diverses*, Bibliothèque de la Pléiade, p. 618.

24 *Philémon et Baucis*, XII, 25, v. 21-22.

Un savoir des saveurs, même si délicatement discret, ne fait pas tout : il n'apprend pas à reconnaître le divin et la vie fragile. Mieux vaut un savoir du coeur, qui s'accorde au goût, et qui n'est sans doute pas lui-même pas sans saveur. Or ce savoir du coeur et sa reconnaissance sont nécessaires à l'art des mots, pour engendrer une heureuse métamorphose, qui est la poésie, un "chant sous les ombrages[25]", dont l'amour suppose des Dieux, ou bien ce que Montaigne appelle *un suffisant lecteur*[26]...

---

25 *Ibid.*, vers 191.
26 Montaigne, *Essais,* I, 23.